

Benoît Lenoble

Jean-Yves Mollier, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Fayard, 2004, 365 p. ISBN : 2-213-61476-8. 22 euros.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Benoît Lenoble, « Jean-Yves Mollier, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Fayard, 2004, 365 p. ISBN : 2-213-61476-8. 22 euros. », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 33 | 2006, mis en ligne le 03 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1174.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1174.html>
Ce document est le fac-similé de l'édition papier.
Tous droits réservés

premier congrès s'est tenu en 1911, le journal glisse du centre gauche vers le centre droit. Aux élections de mai 1914, les deux « candidats » de *L'Indépendant* sont élus. Gérard Bonet a su restituer l'imbrication entre le journal et le département qu'il suit pendant la Grande guerre et jusqu'à sa renaissance en août 1950. Assurément, *L'Indépendant des Pyrénées-Orientales* est bien une « production singulière » qui donne une identité et construit un ensemble de représentations. Il est également, à son échelle, pour son lectorat et ses adversaires, une « citadelle imprenable ».

Frédéric CHAUVAUD

Jean-Yves MOLLIER, *Le camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des xix^e et xx^e siècles*, Paris, Fayard, 2004, 365 p. ISBN : 2-213-61476-8. 22 euros.

Jean-Yves Mollier offre ici un essai sur l'histoire et les histoires d'un personnage à multiples facettes : vendeur ambulant peuplant la rue, l'attention et l'imaginaire, le camelot constitue un objet remarquable pour l'exploration d'un passé pas totalement éteint. Il permet une incursion dans la société française faisant l'expérience de la modernité fin-de-siècle. Il révèle les mécanismes et les logiques, en voie de complexification, de la chose politique. Et il rend compte d'un monde culturel singulier à travers ses produits et ses rythmes. Le résultat illustre la vocation globalisante de l'histoire de l'édition et de la lecture telle que l'auteur, spécialiste reconnu de la question, l'expérimente au moins depuis une dizaine d'années. Croisés avec subtilité, la *Bibliographie de la France*, des archives judiciaires et policières, des collections de presse, une large bibliographie et de nombreux travaux d'étudiants restituent l'univers du camelot et ses relations avec la politique. Les dix chapitres font vivre cette figure alors familière des décennies 1880 à 1910 sans s'interdire quelques incursions temporelles en amont et en aval.

Héritier du crieur public d'antan, du colporteur de l'Ancien Régime et du canardier de la Restauration, le camelot est un gagne-petit de la rue spécialisé dans le commerce d'imprimés éphémères. Présent à Paris et dans les départements, sédentarisé en raison de son industrie, il écoule une marchandise hétéroclite qui va des chansons et cartes postales aux testaments facétieux et autres papiers de farces et attrapes produits par l'un des 1 500 éditeurs spécialisés. Son activité se révèle fragile en raison des goûts changeants de la clientèle, d'une législation et des règlements contraignants et d'une surveillance policière permanente. Elle n'en reste pas moins fort instructive sur cette littérature du trottoir, sa géographie et ses matériaux, ses sources et ses contenus comme, par exemple, la « scie » populaire de 1895 *En voulez-vous des z'homards*, tirée à 400 000 exemplaires. L'auteur distille la biographie du représentant emblématique de la corporation, Napoléon Hayard, surnommé

«l'empereur des camelots», afin de donner corps et vie aux dizaines de milliers d'individus à la recherche incessante d'acheteurs. On les entend gesticuler, aboyer et chanter, vanter et vendre les fascicules, journaux et petits papiers. De page en page apparaît une profession avec ses célébrités, ses techniques et ses codes. La focalisation sur le camelot parisien met de côté les crieurs de journaux dont le nombre et la visibilité s'accroissent au même moment dans les campagnes. En effet, le colporteur en voie de disparition cède sa place au vendeur de la presse à bon marché, souvent itinérant et alimenté par un dépôt de journaux. Si l'approche retenue réduit d'autant la réalité et la diversité du métier, elle favorise l'analyse quant à l'importance du camelot dans le champ politique, principale dimension qui organise et traverse tout le livre.

Jean-Yves Mollier propose une histoire de la jeune Troisième République, des scandales et des crises à l'aune des camelots et des écrits de la rue. Le boulangisme doit beaucoup à ces hommes qui mettent en scène, voire en spectacle, le général et propagent aussi bien ses idées que ses images, dans la capitale comme dans les départements. Lors du procès sur la faillite de la compagnie de Panama, les brochures démagogiques et antisémites sont diffusées pour provoquer les passions et orienter le débat public. Et les camelots se déchaînent durant l'affaire Dreyfus en écoulant sur le pavé des chansons, faire-part parodiques et cartes amusantes frisant parfois l'injure et la calomnie à l'encontre des partisans du capitaine. Les moments déstabilisateurs et agités sont vus de la rue et de la route, au plus près des populations intégrées, en quelque sorte, à l'espace et aux affaires politiques par le biais de ces imprimés. Avec clarté surgit une actualité sociale et nationale dont l'épaisseur et la temporalité sont soulignées par l'auteur. Les accélérations, rebondissements et enchaînements des sujets et des événements donnent l'impression d'un flot incessant, annonciateur de la culture de masse contemporaine et de l'espace public médiatique. Sensibles dès le début des années 1880, la politisation et l'ampleur de la littérature du trottoir manifestent incontestablement les changements sociaux à l'œuvre. Plus qu'une modification, elles signifient peut-être davantage une recomposition générale du politique, un changement plus de sens que de degré. La question est abordée plus que tranchée, par exemple à propos de l'antisémitisme et du nationalisme que les imprimés du trottoir ont attisés et familiarisés, annonciateurs en quelque sorte des idéologies extrêmes du *xx^e* siècle. Elle demeure en arrière-plan dans ce travail car prime avant tout le souci de démontrer les profondes modifications socioculturelles à l'œuvre.

Chose réussie dans la mesure où le camelot apparaît effectivement comme un actif passeur culturel, un modernisateur des pratiques et représentations du plus grand nombre. Fondés sur la fantaisie, la satire ou l'avanie, son commerce et ses marchandises travaillent les valeurs populaires, et tendent à les canaliser, les uniformiser. En touchant des milliers de personnes, ils produisent et font circuler des messages similaires sur un nombre retreint de

sujets. La littérature du trottoir promeut une culture de grande diffusion, et le camelot fait preuve de pédagogie et de propagande dans ce passage d'une ère culturelle ancienne, celle de la tradition et des foules, à une autre en devenir, celle du médiatique et des masses. L'auteur insiste à plusieurs reprises sur les logiques transformatrices, ainsi que sur les normes et les valeurs promues comme le divertissement, le spectaculaire et le sensationnel, à un moment où les contenus n'ont pas encore fusionné avec leurs supports. L'argumentation perd relativement de cohérence quand sont évoqués les camelots d'aujourd'hui ou la littérature de *cordel* au Brésil. La pratique culturelle change avec le temps et la société. Peu importe vu la démonstration qui met en évidence, de manière générale et irréductible, l'existence, sous la chape des médias de masse, d'un espace informel d'information et de communication entre les hommes.

Benoît LENOBLE

Marc RENNEVILLE, *Crime et folie. Deux siècles d'enquêtes médicales et judiciaires*, Paris, Fayard, 2003, 527 p. ISBN : 2-213-608-334. 25 euros.

« Comment en est-on venu à l'idée que le criminel est un malade mental, quoique suffisamment responsable pour aller en prison. Où s'arrête le crime ? Où commence la folie ? Faut-il punir les malades mentaux ? Comment la prison est-elle devenue, au début du XXI^e siècle, « malade de ses fous » ? » (p. 10). Telles sont les questions qui constituent le fil rouge du nouveau livre de Marc Renneville. Si, jusqu'au XVIII^e siècle, le droit considère en effet le criminel comme maître de sa raison, cette certitude ne cesse ensuite de se craqueler. « La folie criminelle », déraison totale qui exclut le fou d'une peine carcérale, se transforme ainsi au XIX^e siècle en « folie du crime », catégorie médicale aux contours conceptuels brouillés. Sur ce territoire se confrontent alors droit et médecine ; l'expertise psychiatrique médico-légale étant un des lieux d'échange permanent de ces deux disciplines.

Marc Renneville, maître de conférences à Paris VIII, est actuellement responsable du Centre interdisciplinaire de recherche de l'École nationale d'administration pénitentiaire. Après un premier livre traitant de l'histoire de la phrénologie, il engage dans ce deuxième ouvrage une description et une analyse de ce passage de la « folie criminelle » à la « folie du crime », translation qui dure deux siècles sans pour autant être encore terminée. Marc Renneville place l'origine de ce déplacement à la fin du XVIII^e siècle, à la fois au moment de la naissance de la psychiatrie et au moment où la modernité révolutionnaire pose la question du droit de punir. Il en étudie les étapes, les errements et les contradictions jusqu'à nos jours à travers un corpus de textes